

## ERROMANGO, UN BILAN NÉGATIF DE LA COLONISATION

*Erromango*,<sup>1</sup> publié en 1929, est un roman qui se distingue des autres œuvres romanesques de Pierre Benoit de deux façons. D'abord la femme dont la pensée obsède le personnage principal, Fabre<sup>2</sup>, qui va causer sa déchéance, puis sa mort, est absente ; perdue de vue depuis une dizaine d'années, elle n'est qu'un souvenir transformé par l'imagination, une illusion. Ensuite le lieu géographique dans lequel vit le personnage et la raison qui l'y a mené ne sont pas, comme souvent dans d'autres romans, évoqués succinctement, mais font, l'un, l'objet de descriptions et, l'autre, d'explications détaillées. Si l'on rassemble toutes les informations ainsi fournies on obtient un tableau précis du mode de vie de colons installés dans une lointaine colonie. Ce témoignage sur la colonisation du grand voyageur et de l'attentif observateur que fut Pierre Benoit est sans doute l'aspect le plus original de ce roman, d'autant plus qu'il est fort critique, ce à quoi on ne s'attendrait pas de la part de celui qui a écrit *La châtelaine du Liban* en 1924.

Erromango est une île de l'archipel alors nommé Nouvelles-Hébrides, aujourd'hui la république de Vanuatu, qui était un condominium franco-britannique.

Fabre, ingénieur agronome de l'Université de Sidney, titulaire de la médaille d'or de celle de Melbourne pour un mémoire sur la cachexie aqueuse des ovidés, qui a déjà fait ses preuves dans l'élevage des moutons et en a ramené d'Europe d'une espèce extrêmement endurante connue sous le nom de race solognote dont il pense qu'ils peuvent résister à la saison des pluies d'un climat tropical, vient s'installer dans la plantation de Pilbarra, dans la partie méridionale de l'île, pour y élever ces moutons. Il espère tirer de cet élevage des « bénéfiques énormes » (88)<sup>3</sup>. Le voisin de Fabre, Jeffries, exploite, lui, le coprah avec efficacité et l'abondance de ses récoltes fait l'admiration des passagers, tous colons, du cargo mixte *Le Myosotis* qui passe tous les quatre mois ravitailler les colons et charger leur production. Ainsi est exposée dès le début du roman l'une des motivations principales de la colonisation, tirer des richesses du territoire occupé.

Les terres sur lesquelles sont installés les colons ont été conquises par la force. Elles sont situées au bord de la mer, l'île étant par ailleurs montagneuse. Ceux qui les occupaient auparavant ont été refoulés à l'intérieur des terres, non sans difficultés sans doute car « à Erromango chaque nom de pic, de cap, de rivière est le nom d'un colon ou d'un missionnaire massacré » (203). Quand les indigènes tentèrent un retour et tuèrent à cette occasion un européen « — il y avait de cela une quinzaine d'années — une canonnière était venue s'emboîser dans la baie Dillon, et avait débarqué un détachement de matelots français et britanniques. L'expédition punitive — tel est le terme dont on affuble, aux Nouvelles-Hébrides, ce genre de démonstration — incendia cinq ou six villages » (103) ; après quoi un *modus vivendi* s'établit : les indigènes ne descendaient plus dans la plaine littorale, les colons se gardaient de s'aventurer dans la montagne.

C'est que ces indigènes sont cannibales. Depuis que Cook a débarqué sur la côte orientale de l'île, « le progrès [comprenez la civilisation occidentale] est intervenu. Il n'a pas supprimé le cannibalisme des autochtones. Mais les pourvoyant de fusils à tir rapide, il leur a permis, par contre, d'abattre à une distance décuplée le gibier humain qu'ils n'atteignaient naguère qu'à coups de flèches » (223). « Pouvait-on songer sans frémir à ce voisinage ! » (44). Il est impossible de l'oublier car, tous les soirs, on voit s'allumer dans la montagne des feux qui indiquent la présence de ces populations. La peur qu'elles inspirent se mesure à la nature des adjectifs qui qualifient ces feux quand l'auteur — c'est-à-dire Fabre, au nom de qui il parle — les

mentionne. Il les trouve « hideux » (45), juge qu'« il était impossible d'y penser de sang froid » (97), les qualifie de « sombres » (100) — l'oxymore "sombres feux" est un indice de l'intensité de l'anxiété éprouvée à leur vue —, de « sanguinaires » (198) et de « lugubres » (218). Le fait que leur évocation court tout au long du livre marque qu'ils sont cause d'une véritable obsession. Leur présence est sans doute aussi pour beaucoup dans le fait que Fabre parle de « l'inhumaine » (97), de « l'obscène, la cruelle Erromango » (198), de « cette terre monstrueuse » (199) qui cause sa déchéance, d'une « île détestable » (200) qui le pousse à la mort. Comme l'a montré l'historien Prosper Ève dans *Île a peur*<sup>4</sup>, la peur est consubstantielle à la société coloniale, que ses membres craignent, comme ici, un retour offensif de ceux qui ont été chassés de leurs terres ou une révolte de ceux qu'ils ont soumis, mais dont on ne peut jamais être assurés qu'ils sont résignés à leur mise sous tutelle.

Il est cependant des indigènes qui semblent avoir admis leur subordination au point d'avoir adopté la religion de leurs conquérants. Fabre, allant rendre visite au pasteur presbytérien Gibbson, découvre ces canaques « cocasement accoutrés de tricots et de gilets de flanelle » et les « catéchumènes en jupons de pilou et maillots rayés » (92) pour respecter une pudeur qui n'a aucun sens pour eux. « Les femmes, guidées par une grande chipie en camisole de percale, tourna[ie]nt autour de la maison avec d'affreux hurlements ; elles symbolisaient les vierges israélites chantant après le passage de la Mer Rouge » (92-93), événement qui ne doit pas non plus signifier grand chose pour elles. Ainsi quand les indigènes ne sont pas laissés à leurs mœurs sauvages, ils sont réduits à l'état d'exécutants ridicules de cérémonies dont les références historiques et les enjeux eschatologiques n'ont rien à voir avec leur culture. La colonisation dont une des justifications est de civiliser ceux qui sont restés à un état primitif de l'évolution ne ferait-elle que les confiner dans leur barbarie — ce qui est jugé barbarie par les civilisateurs — ou les aliéner grotesquement ? Où est le « progrès » ?

Cependant certaines populations cohabitent paisiblement sur la côte avec les colons et commercent avec eux, leur vendant du coprah ou des fruits, « des bananes et des mangues » (25). Mais, regrette Sullivan, le colon qui quitte la plantation de Pilbarra, achetée par la compagnie qui emploie Fabre, « le temps est loin où l'on pouvait les mettre dedans sur le prix d'un poulet ou d'une carabine. Paresseux et voleurs, c'est entendu. Mais enfin, on peut vivre sans avoir d'histoires avec eux » (27). À force d'être victimes de cette façon de faire, ces indigènes s'ont appris à agir à l'égard des colons selon le principe que ceux-ci appliquent dans leurs rapports avec eux, qui consiste à les flouer : on ne saurait guère dire non plus dans ce cas qu'il y a progrès.

Il est d'autres personnes qui appartiennent à la catégorie des "indigènes", catégorie subjective et négative qui inclut tous ceux qui ne sont pas d'origine européenne que les colons sont amenés à côtoyer : les canaques venus d'autres îles pour servir de main d'œuvre dans les plantations, et parmi eux Gabriel, fils d'un chef de Lifou, la plus grande des îles Loyauté, et le boy annamite que s'est attaché Fabre. Aussi proches soient-ils de leurs maîtres ou aussi longtemps qu'ils aient été à leur service, ceux-ci ne leur font cependant pas confiance. Les attentions du boy qui met sur le gramophone le disque préféré de Fabre quand celui-ci se réveille sont jugées « sournoises » parce qu'il « savait que lorsque son maître s'éveillait au son de Spring of California, il était moins exigeant sur le service pour le reste de la journée » (47). Plus tard, quand son boy s'enfuit à bord d'un voilier américain de passage sur lequel sont d'autres annamites, Fabre parle de « la cautèle qui unit ces petits hommes jaunes chaque fois qu'il s'agit de jouer un bon tour à des blancs » (200), révélant ainsi des préventions à l'égard de tous les asiatiques. Mais il n'a pas meilleure opinion des canaques dont il dit : « allez donc demander une initiative quelconque à des fainéants qui ne songent qu'à dormir, du moment que la matraque dont vous les menacez vacille entre vos mains tremblantes [de fièvre] » (192). Faut-il donc les

battre ? Ce semble pratique usuelle à en croire Fabre qui déclare : « je ne les ai jamais battus, [...] alors que d'autres colons les battent » (202). Ce n'est d'ailleurs pas la seule violence exercée contre ces indigènes. M. Crépin, un des joviaux colons français qui voyagent à bord du Myosotis, ne déclare-t-il pas : « quand une Canaque me plaît, j'arrive vite à le lui faire comprendre » (121). Rappel d'un usage, d'un droit que s'arroge le maître européen, apparemment habituel, car aucun des autres colons ne tique. Mépriser les indigènes est donc une pratique ordinaire, fondée sur le postulat qu'ils sont sournois, paresseux, sans volonté propre ou, antienne qui court tout au long de la littérature coloniale et reprend un discours effectivement ressassé qui justifie l'autoritarisme colonial, "de grands enfants"<sup>5</sup>. Ainsi Fabre estime que « l'âme enfantine [de Gabriel] le poussait à bénéficier des effets [d'une décision de son maître] sans chercher à approfondir les causes » (220). Grands enfants, les canaques sont donc supposés naïfs, et le pasteur Gibbson organise de faux miracles pour mieux les tenir en main : « je gouverne mon petit monde à coups de miracles » (232).

Le monde colonial est ainsi divisé en deux groupes humains : les colons (peu nombreux mais ayant derrière eux pour leur venir en aide, si besoin est, l'administration civile et militaire) et les indigènes (très nombreux mais tenus en lisière ou assujettis durement), les maîtres et les dominés, les détenteurs, paternalistes s'ils sont vertueux, tyrans autrement, du pouvoir de décider et les exécutants dociles, quand ils sont bons enfants, de leurs volontés. Cependant ces "grands enfants" n'obéissent que tant qu'ils respectent le père, qu'autant qu'ils le croient assez fort pour se faire obéir. « Les Canaques, pareils en cela à tous les êtres primitifs, n'obéissent guère qu'aux êtres bien portants » (191). Ce pour quoi ils cessent de travailler quand Fabre a la fièvre. Il est probable que si les fidèles du pasteur Gibbson découvraient ses mensonges, ils considèreraient que sa façon d'agir résulte d'une maladie (de l'âme, s'ils ont assimilé cette notion, du comportement, autrement) et cesseraient alors de lui obéir. La maladie de Fabre n'est pas seulement physique ; elle est aussi psychologique et en conséquence il en vient à oublier sa dignité de maître dans l'entretien qu'il a avec Gabriel après la fuite de ses derniers employés : « Le Canaque semblait souffrir de voir un blanc s'abaisser de la sorte (201). En conséquence il partira lui aussi. C'est alors que la chicote ou la canonnière pourrait servir à rétablir l'ordre colonial, qui est, par nature, ainsi que Pierre Benoit le montre, instable et toujours menacé.

Cet ordre n'est pas seulement menacé par la résistance passive des dominés que leurs maîtres préfèrent considérer comme de l'apathie naturelle ; il l'est aussi par les querelles des européens. Les pasteurs presbytériens « menaçaient les canaques des foudres divines s'ils travaillaient sur les plantations des colons français » (97), sans doute parce que catholiques. MM. Bliss et Cross débauchent les employés des colons. Jeffries n'hésite pas en conséquence à loger deux balles dans la tête de leur associé Jenkins qui s'approche un peu trop à son goût des siens. Il vit en solitaire et refuse les avances de Sullivan ou de Fabre qui auraient voulu nouer des relations avec lui. « Telle était cette inhumaine Erromango, conclut Pierre Benoit ; de misérables blancs ne cherchant qu'à s'exterminer, à deux pas de la barbarie la plus monstrueuse » (97)<sup>6</sup>.

Parmi les choses rassérénantes qui permettent aux colons de tenir est la beauté des paysages. Au premier matin de son séjour, Fabre découvre que « sa fenêtre s'ouvrait sur une féerie d'or et de verdure » (47). Dehors

des volées de perruches et de pigeons tournoyaient au-dessus des cocotiers. Les buissons sur son chemin, étaient étoilés de larges fleurs rouges et blanches. D'autres, plus petites, plus compliquées, aux teintes d'une délicatesse infinie, mauves, gris-fumée, jonquille, se balançaient tout au long des grandes lianes pendantes [...]

à la plage [...] le murmure cadencé du ressac, le frémissement des grandes palmes, à la fois parasols et éventails, qui tissaient au-dessus de lui un velum d'ombre merveilleuse ; le tapis humide et moelleux du sable, parsemé de coquillages minuscules et éblouissants, pareils à autant de cabochons d'agate, d'hyacinthe, de sardonys... (49)

Après la saison des pluies qui a confiné Fabre en proie à la fièvre au fond de son lit l'île reprend « son aspect de paradis terrestre » : « sur le limon miraculeux, beauté, richesse, candeur renaissent à la fois. C'était une débauche inouïe de papillons, de fruits, d'oiseaux, de fleurs » (208).

L'exotisme joue ici son rôle de séduction et le mythe aussi, celui du paradis terrestre, du royaume du prêtre Jean retrouvé, de l'eldorado à découvrir, à créer plutôt par une activité méthodiquement organisée. En conséquence ceux qui réussissent ou s'en croient capables se convainquent peu à STLS peu qu'il n'est pas de pays plus propice à accomplir leurs rêves de fortune ou plus agréable à vivre. Tel est M. Rouchon qui, de retour d'Australie, confesse : « cinq mois presque sans voir un cocotier, ça commençait à me peser » (302). Les cocotiers deviennent l'équivalent des arbres de vie de l'Apocalypse de saint Jean « qui donnent douze fois leurs fruits, les rendant une fois par mois »<sup>7</sup>.

Cependant cette nature si séduisante en saison sèche devient repoussante à la saison des pluies. Il pleut jour et nuit, en ondées si fortes qu'elles défoncent les toits de branchages des étables et des hangars. Des marigots se forment où des milliers de moustiques naissent qui apportent des fièvres qui terrassent les colons et leur ôtent toute énergie, « détend[ant] les nerfs comme les cordes d'un instrument » (134), parfois entraînant la mort comme celle de Petersen qui s'était établi à la baie de Dillon (107).

Si l'on résiste aux fièvres, on sort de cette épreuve usé. Sullivan, qui pourtant trouve qu'« il n'y a pas trop à se plaindre » du climat et que « l'île est saine » a « le teint blême, les chairs des joues flasques, les prunelles agrandies par l'auréole brune de la bile » (26). Fabre, qui a passé ses nuits successivement à grelotter puis à étouffer de chaleur et à transpirer excessivement, n'est plus que l'ombre de lui-même quand la belle saison revient. D'une autre façon, ainsi, l'île, épuisant la substance vitale des colons, les assujettit.

En toute saison la solitude mine aussi les colons à leur insu. Fabre, ingénieur, a « foi en son intelligence, confiance dans ses facultés d'argumentation [...] L'idée que l'isolement, l'ambiance, le climat, Erromango enfin, avaient pu les affaiblir, les bouleverser, les désaccorder, cette idée ne lui venait même pas à l'esprit » (134). Or, justement, faute d'occasions de confronter sa réflexion à celle d'autrui, il perd la mesure des choses. « Les démons de l'absurde » (187) s'insinuent dans sa pensée, bientôt s'en rendent maîtres, changent un souvenir amoureux en obsession, exacerbent follement son imagination. Il « se convainc que Mme Jeffries [la femme défunte de son voisin] était sa dame de Rose Bay » (268), qui fut sa maîtresse il y a des années à Melbourne, que M. Jeffries l'a compris aussi, qu'il a fait le nécessaire pour en avoir confirmation au retour du Myosotis, et qu'alors il se vengera en le tuant comme il a abattu Jenkins.

La solitude pousse également à boire pour que les heures passent de façon moins morne. S'il arrive quelque visiteur on boira abondamment pour aviver son plaisir. L'addiction qui en résulte ne contribue pas médiocrement au développement de la folie de Fabre et à son désintéret progressif de toutes ses activités programmées.

Enfin, si l'on en croit Pierre Benoit, les îles elles-mêmes exercent une influence délétère sur les colons : « les îles usent des filtres les plus divers pour exercer sur ceux qui viennent à elles une fascination qui leur enlève jusqu'à la croyance qu'ils peuvent à leur gré repartir » (259). Tout colon est un futur roi Arthur emprisonné dans son île d'Avalon .

Fabre, évidemment, ne quittera jamais Erromango car son suicide fait de l'île sa dernière demeure.

Mais Jeffries non plus qui y a enterré sa femme et a choisi délibérément d'y vivre en reclus.

Les autres colons pas plus, vraisemblablement, puisque lorsqu'ils ont accumulé un pécule ils partent le dépenser en Australie et, retournant chez eux la bourse vide, doivent recommencer à faire patiemment des économies.

Il semble en conséquence que Pierre Benoit ait voulu dans ce roman principalement démontrer la vanité et la folie de l'entreprise coloniale. Vanité puisqu'aucun des colons qu'il met en scène ne rentrera chez lui plein d'usage et de raison, fortune faite. Folie parce que l'entreprise coloniale rend impossible l'accomplissement de ce qui la motive par son développement même.

Fabre, détenteur du savoir le plus approprié et représentant exemplaire de la société instruite occidentale, qui croit en conséquence pouvoir aisément maîtriser les événements et asseoir sa domination, échoue aussi bien à s'adapter au climat qu'à maintenir son autorité sur les indigènes. Croyant pouvoir soumettre la nature à l'empire de la raison organisatrice il est emporté par la folie.

Que l'on considère que la fin de l'entreprise coloniale est l'enrichissement de ses acteurs ou que l'on accepte la justification si souvent alléguée de la colonisation comme mission civilisatrice et mise en valeur de territoires que les autochtones ne savent pas exploiter ou encore que l'on considère, comme le suggère M. Thierry Ozwald<sup>8</sup>, que ce qui est au cœur du rêve colonial est le désir de rencontrer un interlocuteur d'autre culture, la perte de tout le cheptel et la fuite de tous les serviteurs et employés de Fabre signifient symboliquement que ces belles et diverses intentions sont vouées à l'échec..

Ainsi *Erromango* fait partie de ces premiers écrits qui dénoncèrent les illusions et les abus de la colonisation tels, dès 1905, *Les civilisés* de Claude Farrère, en 1912, *La fête arabe* de Jérôme et Jean Tharaud, en 1927, l'accablant témoignage d'André Gide, *Voyage au Congo*, suivi, en 1929, du non moins virulent *Terre d'ébène* d'Albert Londres<sup>9</sup>.

---

<sup>1</sup> BENOIT Pierre, *Erromango*, Paris, Albin Michel, 1929.

<sup>2</sup> Le roman ne mentionne pas le prénom de Fabre, ce à quoi on s'attend en particulier lorsqu'est évoqué le temps où il n'était qu'un « petit garçon » (54)

<sup>3</sup> Pour éviter de trop nombreux renvois en note nous donnons entre parenthèse après les citations la ou les page(s) d'où elles proviennent.

<sup>4</sup> ÈVE Prosper, *Île a peur, la peur redoutée ou récupérée à La Réunion des origines à nos jours*, Saint-Denis-de-la-Réunion, Océan éditions, 1992.

<sup>5</sup> En 1961 j'avais obtenu, avec deux autres étudiants, une bourse Clostermann pour le Sénégal. En arrivant nous devions nous présenter à l'ambassade de France. Nous fûmes reçus par l'ambassadeur lui-même, Claude Hettier de Boislambert, qui, ayant apparemment du temps disponible, nous fit un exposé d'environ une heure sur le Sénégal et les "grands enfants" qui l'habitaient. Quinze jours plus tard étant reçus à la mairie de Rufisque par le maire, un français qui avait, lorsque le Sénégal était devenu indépendant, acquis la nationalité sénégalaise pour pouvoir conserver ses fonctions, celui-ci, en présence de son premier adjoint, sénégalais, nous fit aussi un long exposé sur la gestion de la ville, ne cessant de parler de ses administrés comme de "grands enfants".

---

<sup>6</sup> La fin de cette appréciation laisse penser que Pierre Benoit partageait quelques préjugés coloniaux de son temps.

<sup>7</sup> *La Sainte Bible*, Apocalypse XXII, 2, traduction de l'abbé A. Crampon, 1905.

<sup>8</sup> Cf. sa communication dans ce volume.

<sup>9</sup> FARRÈRE Claude, *Les civilisés*, Paris, Paul Ollendorf, 1905.

THARAUD Jérôme et Jean, *La fête arabe*, Paris, Plon, 1912.

GIDE André, *Voyage au Congo*, Paris, Gallimard, 1927.

LONDRES Albert, *Terre d'ébène*, Paris, Albin Michel, 1929.